

# L'ÉTUVE

4 octobre 1978 / numéro 2

«ecce ephemere»

## AVANT-PROPOS

A la suite de la première parution de ce journal, diverses critiques nous ont été adressées de vive voix. Elles concernent pour la plupart la forme donnée à l'entreprise. On a particulièrement souligné le manque de clarté, l'imprécision se rapportant à la description des caractéristiques du journal. Nous admettons que le texte Présentation du journal, dans lequel cette question est développée, souffre de quelques ambiguïtés et d'insuffisances. Une mise au point s'impose donc.

On nous a fait remarquer que l'étudiant désireux de nous soumettre un article se trouve dans une situation fort embarrassante ; il lui est en effet difficile de déterminer si son texte remplit les critères d'admissibilité du journal. Au moment où Le Tiers Exclut ... fut rédigé nous ne savions pas encore si le journal Ô Phiguratif allait continuer à paraître. Etant donné que cette question déterminait dans une certaine mesure les décisions que nous devions prendre au sujet de la politique de sélection des articles, il se peut que cette incerti-

tude ait été la cause de l'imprécision de notre texte. Maintenant que les trompettes de la sacro-sainte "liberté de pensée" (sic) et de la participation se sont à nouveau fait entendre en un cri touchant de détresse (par ailleurs, d'une singulière étrangeté), nous pouvons désormais clarifier notre position à ce sujet.

Considérant qu'il existe au département nombre de situations aberrantes qu'il est nécessaire de souligner ou de déceler, la critique deviendra pour un certain temps la marque constitutive et distinctive du journal. Ceci nous l'avons déjà mentionné dans le premier numéro : il importe de le réaffirmer mais aussi de préciser que le critère de sélection des articles s'y rapporte entièrement. Ainsi, les articles qui nous seront soumis devront être, dans un premier temps, des critiques qui concernent directement ou indirectement le milieu philosophique dans son ensemble. (Cependant, attention au non-quichottisme ! — cf. l'éditorial de Le Tiers Exclut ..., 13 septembre). Au fil des numé-



ros, lorsque le besoin s'en fera sentir, la critique pourra graduellement laisser place à une approche plus affirmative. Il serait difficile maintenant de déterminer plus précisément la politique du journal sur ce point : pour la simple raison que le contenu du journal évoluant, la politique de sélection se transforme : les échanges qui s'établiront entre ceux qui voudront collaborer en écrivant et la rédaction suffiront à déterminer les critères de sélection conformes à la situation du journal. Par ailleurs, comme nous l'avons indiqué il y a trois semaines, les critiques portant sur le journal seront acceptées. Cependant, il ne saura désormais plus nécessaire que nous y répondions afin qu'elles soient publiées : après réflexion, il nous est apparu préférable de laisser le lecteur discerner seul. Toutefois, nous nous réservons le droit de répondre lorsqu'il sera manifeste que l'auteur d'une critique aura déformé nos propos ou les aura mal saisis.

Voilà pour la collaboration au journal. Mais qu'en est-il maintenant de ses auteurs ? Quelle est l'intention, la visée profonde qui anime leur désir d'écrire ? Nous écrivions dans le premier numéro : " il ne s'agira pas cependant de traiter les choses départementales pour ce qu'elles sont mais bien en ce qu'elles peuvent amener la considération de questions plus larges, " (Présentation du journal). En d'autres termes, si la critique (rivée

sur les questions départementales) nous semble indispensable à l'intérieur de la démarche que nous entreprenons, elle ne saurait cependant avoir un véritable sens que si elle mène à poser une problématique qui dépasse le cadre restreint de la réalité départementale. Aborder ce second niveau c'est inévitablement mettre en jeu une conception personnelle de la philosophie : c'est justement là l'intention première qui guide notre entreprise. Il se peut qu'on nous reproche dans l'avenir d'être trop sommaires ou encore obscurs dans l'expression de cette conception de la philosophie (peut-être même l'avons-nous déjà été). Cela tient à ce que notre pensée n'est pas encore bien formée sur ce sujet ; on comprendra donc que l'activité journalistique consiste avant tout pour nous en une recherche (à ce propos, lire l'éditorial de ce numéro). Cela demande évidemment un certain temps et entraîne de multiples tâtonnements que nous ne saurions éviter. Si notre démarche doit ~~revêtir~~ le questionnement pour ensuite déboucher sur un discours plus affirmatif, nous ne perdons toutefois pas de vue que la critique est requise au préalable.

Par ailleurs, il faut dire un mot d'une autre remarque qu'on nous a faite. Certains considèrent que nos articles critiques devraient être plus développés et précis : selon eux, nous portons des jugements sans



que leur validité ait été suffisamment démontrée. Il importe qu'on sache que nous ne prétendons pas être les détenteurs de la vérité. Nous utilisons la critique comme moyen afin de mettre en lumière des problèmes importants et d'amener le lecteur à s'y attarder. Nous avons à déblayer un terrain encombré de débris — le figlage n'est pas notre affaire. S'il nous fallait démontrer dans le détail les critiques que nous effectuons, s'il fallait les développer aussi systématiquement que certains le souhaitent, nous favoriserions alors les polémiques byzantines. Par souci d'efficacité et d'économie nous croyons qu'il suffit d'indiquer ou d'ouvrir de nouvelles voies d'investigation : qu'on s'arrête à les considérer, c'est tout ce que nous désirons. Faudrait-il, en un développement rigoureux, que nous menions chacun par la main vers les conclusions que nous proposons ? Nous préférons laisser cet amusement au Descartes des Méditations Métaphysiques afin d'adopter pour guide non pas l'ordre des raisons mais bien l'ordre de l'authenticité...

La rédaction

### EDITORIAL

Avant d'entreprendre le début de ma première année universitaire, je croyais naïvement que certaines questions importantes touchant la philosophie allaient être abordées directement. Mes illusions s'envolèrent rapidement : lors de la lecture du syllabus, je me rendis compte que deux questions pour moi fondamentales n'étaient pas du tout considérées pour elles-mêmes, soit : qu'est-ce que la sagesse et, en prolongement, qu'est-ce qu'un philosophe ? Etymologiquement, "philosophe" ne signifie-t-il pas "ami de la sagesse" ?

J'espérais tout de même qu'avec l'apport des réflexions personnelles des professeurs, j'allais trouver une méthode de recherche acceptable et solide mais, comme je m'en suis rendu compte rapidement, nos pédagogues partagent les résultats de leurs réflexions et non le cheminement suivi : mon espoir se révélait donc chimérique. Pendant un long moment, personne dans mon entourage n'a souligné cette lacune. Ce n'est seulement qu'au moment où nous ( la rédaction du journal ) avons dû cerner l'idée directrice du nouveau journal que la question " Qu'est-ce qu'un philosophe ? " s'est imposée à nouveau. Cette interrogation était alors (et demeure toujours) pour chacun de nous d'une importance primordiale et l'absence d'essais pour y répondre handicapait de façon notable notre cheminement personnel. Ce point de convergence de nos réflexions allait donner



au futur journal un sens qui s'enracine dans le mot "recherche". Il fut donc convenu que la fonction primordiale du journal serait de fournir un cadre pouvant accueillir une réflexion philosophique et personnelle portant sur les questions soulevées plus haut.

Mais concrètement, comment fallait-il entreprendre cette réflexion ? Nous aurions pu choisir par exemple d'effectuer une grande exégèse historique en recherchant tous les textes se rapportant à notre question depuis Platon et, avec ce grand "fichier", élaborer un discours d'érudit. Cependant, pour des raisons que je vous laisse le loisir d'imaginer, nous avons décidé de choisir une autre méthode.

Ayant comme prémisse le fait que le milieu départemental recèle en son sein une grande quantité de mythes et d'illusions qui influencent souvent à notre insu le contenu de notre pensée, nous avons considéré qu'il était nécessaire dans une première étape d'épurer le 4<sup>o</sup> étage du "stone castle" de ses odeurs suspectes. Seule, une phase préliminaire de ce genre peut nous faire accéder à une certaine liberté intellectuelle ( et personnelle ), nécessaire à notre avis à une démarche valable. Donc, il nous est apparu que l'unique moyen pour éliminer l'influence d'une atmosphère presque traditionnelle était la critique. Celle-ci, en plus de nous libérer l'esprit de certains pré-

jugés, nous servira éventuellement de tremplin pour aborder la question qui fonde notre entreprise.

Sur ce, je vous convie à élaborer avec nous ou parallèlement une recherche sur la question: qu'est-ce qu'un philosophe ? Evidemment, nous ne croyons pas "vider" une question aussi globale dans les limites de l'entreprise temporaire que constitue ce journal. Cependant, nous estimons que l'amorce d'une démarche vraiment personnelle sur un sujet aussi fondamental doit produire nécessairement une continuité dans la réflexion.

Jean Lamontagne

----- PENSEES ET APHORISMES -----

Le cercle dans lequel est contenu notre pensée suit la courbure de notre dos. (J.L.)

Le plus grand problème d'un philosophe se résume en un mot : exister. (J.L.)

Etre philosophe : essayer d'être sans se faire avoir. (J.L.)

L'originalité est un des nombreux moyens de se donner l'illusion que l'on sort du troupeau. (J.L.)

Celui qui montre une grande aptitude à se motiver est par là même virtuose dans l'art de se leurrer lui-même. (S.B.)



## L'EPOUVANTAIL

Avant toute chose, dont la poursuite même de cet article, il me semble juste de tenter de percer l'apparente querelle que semblent vouloir voir naître entre eux les comités de rédaction des deux journaux dont se voit gratifié le département de philo cette année.

Qu'il y en ait deux ne semble effectivement pas faire l'affaire de tous. On sent venir le sempiternel conflit des compétences avec son corrélatif, la compétition, les querelles de bon goût au ton bêttement mondain, les allusions habilement camouflées sous des parenthèses grosses comme le bras, la chasse aux auteurs et leur classification immédiate en "collaborateurs", bref la nette transformation d'un climat interprété suivant les rapports journaliers de deux stations-météo évidemment distancées.

Qu'ils "semblent vouloir voir" cette querelle laisse assez supposer qu'elle ne s'appuie sur rien de moins qu'une illusion relative à leurs responsabilités respectives.

Aussi, et puisque cela est possible comme je voudrais le montrer, y a-t-il lieu de dire en leur nom - s'ils ne se décident à le dire eux-mêmes - ce qu'impose la présence de deux journaux au département.

Une première observation nous oblige à tenir compte de leur nature, de leurs objectifs autant que des moyens qu'ils prennent, dans nos poches, pour nous les exprimer.

Il est de règle dans les universités que les étudiants prennent de leur temps pour s'offrir l'image qu'ils ont d'eux-mêmes à travers diverses publications dites le plus souvent "JOURNAL DU DEPARTEMENT X".

Ce genre de projets se voit généralement investi par les membres actifs de l'association des étudiants de ce département "X" à titre représentatif. Il n'y a pas lieu de critiquer ici ce type d'agissements d'autant plus qu'il apparaîtra toujours de quelques façons nécessaire pour le maintien d'une unité administrativement reconnaissable.

L'unité étudiante s'accorde toutefois un double visage selon qu'elle se perçoit vis-à-vis d'elle-même comme en un miroir ou vis-à-vis de ce qui, la définissant comme "étudiante", doit être appelé l'institution à laquelle elle est conjointe.

Dès lors, un journal étudiant se donne deux tâches: d'une part, être le miroir de son lecteur en lui donnant à lire le reflet qu'il a de lui-même, ce qui, en fait d'illusoire, comporte la nécessité de lire entre les



lignes la façon qu'il a de se représenter; rendre compte, d'autre part, des décisions de l'association des étudiants, faisant par là preuve d'un véritable sens du journalisme, celui de la retransmission des activités instituées légitimement à l'intérieur d'un système de référence pré-établi où interagissent les étudiants et leur département (Ouf!).

Les pages qui résultent de cette deuxième contribution forment elles-mêmes une histoire propre, reflet d'une clientèle qui se transforme cycliquement.

Pour ce qui est de l'individu qui vivra une partie de ses journées au département pendant quelques années (et qui continuera d'en rêver la nuit...), il pourrait n'exister en définitive qu'un seul point de référence, celui que lui offre le journal de son département avec toute la focalisation qu'un tel point de vue implique. L'étudiant deviendrait bien vite un simple administré s'il ne savait se voir qu'au travers d'une fonction administrative.

Si cette facette de son environnement est déterminante d'une manière ou d'une autre, il reste toutefois un champ à débroussailler, celui dans lequel s'avance un(e) étudiant(e) ou une( ) étudiante( ) qui auparavant n'était rien de tout cela, champ qu'il faudra bien un jour

qualifier de philosophique et où poussent pêle-mêle motivations, aspirations, abandons, illusions et autres ingénues flexions, bref où se trouvent contenues les qualités vivantes qui font d'un étudiant de philo un être comme les autres pris par le doigt dans un engrenage auquel il a touché par mégarde et qui, le happant tout entier, en fera un être éduqué aux principes aussi tranchés que le lui indique le moulin par lequel il passe.

Je dramatise un peu parce que ledit champ est effectivement masqué le plus souvent par une telle illusion qui empêche de voir où l'on pourrait librement mettre le pied. L'administration n'a rien d'un croque-mitaine, ni même le programme auquel nous participons, si nous savons les prendre avec les yeux d'un usager, ce qui, est aller au bout de ce qu'il nous est donné de voir. Au-delà, il nous faut prendre une distance.

Faire d'un journal le lieu d'un recul pris par rapport aux miroirs habituellement offerts aux étudiants, c'est plus simplement vouloir départager les deux contenus qu'on retrouvait auparavant dans les journaux de département, soit l'image que conserve les étudiants de leur propre exploration d'une part, de celle qu'ils ont de fait faite à n'importe quelle administration d'autre part, la première étant seule capable d'humaniser la seconde.



Dans ce champ est nouvellement apparu ce que j'appellerai ici un épouvantail fait de perches, de broche et de vieilles guenilles, que nous pourrions prendre pour ce qu'il paraît être si nous ne savions qu'il s'agit bien d'un épouvantail: soyons au moins des corneilles civilisées!

D'autres corneilles ont cependant cru au danger. Nous avons pu les voir reprendre de l'altitude en croassant leur dépit.

Les premières ont heureusement eu une réaction des plus amusantes, sûrement attendue malgré ce qu'il paraissait, faisant leur perchoir de cet être encore informe planté là comme seul un authentique département de philo aurait su le faire.

Bizarre signe des temps, l'épouvantail deviendra d'autant plus sympathique qu'il y aura de corneilles à lui faire la jasette... et certaines pourraient bien devenir plus sarcastiques encore s'il n'en venait d'autres pour leur rappeler l'existence du genre ailé!

Du reste, l'apparition d'un tel journal-épouvantail devrait réjouir plutôt que de constituer un nouveau prétexte à querelle de brigadiers. Qu'un journal de département se consacrant aux activités ayant cours dans ce même département ne craigne pas l'existence d'une de ces

activités: elles sont sa raison d'être! Ce n'est rien de plus "dangereux" pour sa survie que la réalisation d'un projet de vidéo sur la vie étudiante (exemple... qui pourrait être suivi par qui s'en sent la témérité.).

Quant à la question de l'orientation d'un journal-épouvantail, il apparaît, selon la métaphore, qu'elle est un faux-semblant, celui-ci devenant plutôt un lieu de rassemblement où convergent les directions empruntées par chacune des corneilles, celles-ci évoluant par la suite dans un sens ou dans l'autre, par une voie ou une autre jusqu'aux limites du champ ou celles de leur vol.

Un tel journal, qui était bien dans sa présentation un épouvantail, homme et perchoir, agression et repos selon l'oeil qu'on avait pour le voir, ne peut servir qu'à reconnaître le champ à vol d'oiseau pour les corneilles civilisées et certainement ~~pas à être identifié à ce qu'il représente puisque nous reconnaissons là l'illusion du mannequin.~~

Sa seule valeur est de disparaître sous le poids des volatiles enfin rassemblés.

Incidemment, ce ne sont pas les premières corneilles à l'avoir découvert qui peuvent en revendiquer la propriété sous cette forme. L'épouvantail, ou la figure même d'un journal considéré comme tel, n'a été fabriqué



par aucun de nous et n'appartient donc qu'à ceux qui en usent, lisant ou écrivant, revenant ou s'envolant.

A partir du moment où, corneilles, nous apprivoisons cet épouvantail, il cesse d'être autre, renvoyant à plus épouvantable que lui, pour être tel qu'il est, perches, ~~broche~~ et vieilles guenilles.

Nous en sommes donc arrivés au point où il s'impose de s'aligner ensemble sur les bras largement ouverts de notre hôte - probablement en signe d'accueil d'ailleurs - et de bien laisser voir que si nous n'étions pas là perchés en croassant, c'est lui le déserté, complètement inutile, qui s'épuiserait d'ennui.

J'appelle ma contribution une distinction métaphorique où on ne voudra bien voir qu'une façon de voir les pages où pourrait se décrire par ailleurs, et d'une manière souhaitable, toute autre perception d'un champ qui nous est commun et pour lequel nous avons tous manifesté un intérêt souvent différent.

Appelons-le philosophique, ce champ qu'il reste à explorer.

Claude Faribault

### ETRE OU NE PAS ETRE ... HEUREUX !

La complexité de l'existence individuelle nous voile souvent les motivations premières qui dirigent notre vie. Celles-ci sont peut-être les éléments dont les origines sont les plus difficiles à cerner : certains parlent d'hérédité, d'autres de culture bref, l'incertitude reste entière. Puisqu'il en est ainsi, il serait bon, je pense, de remettre en question les ficelles qui nous animent avec le regard d'un être qui se destine à une existence axée sur la philosophie. Je ne crois pas me tromper en affirmant que la recherche du bonheur constitue la motivation la plus importante pour la plupart des gens. Eu égard au caractère limité de mon article, je n'aborderai que celle-ci parmi tant d'autres. Je vous propose donc cette question : la volonté d'être heureux est-elle compatible avec une démarche philosophique ?

La compatibilité entre ces deux éléments du comportement ne s'évalue que sur un point de jonction, un terrain qui leur est commun : la recherche individuelle. En me basant sur cette observation, j'analyserai d'abord les exigences et les implications que posent respectivement la recherche du bonheur et la démarche philosophique, pour ensuite les confronter. Enfin, je situerai les étudiants du département grâce aux résultats que cette recherche aura produits.



D'abord, comment recherche-t-on le bonheur ? La télévision, la lecture, l'alcool, les cigarettes (la pipe y compris), le rognage des ongles, le cinéma, les petits projets scientifiques, les discussions sur divers sujets divers, les amitiés qui ne vous remettent jamais en question, les engagements sociaux et les jeux de société (j'en passe évidemment) sont les récipiendaires de notre confiance en cette poursuite. Peut-être est-ce inconscient mais les objets sur lesquels nous basons notre recherche du bonheur se situent toujours à l'extérieur de nous : nous le recherchons continuellement dans les objets ou les gens qui nous entourent. Les conséquences directes de cette observation sont brutales : l'individu qui cherche de cette façon se montre incapable de trouver son bonheur en lui. Il lui est donc nécessaire de se fuir, de porter toute son attention sur des choses extérieures à son être, d'oublier son manque, son vide intérieur et, en prolongement, de s'oublier lui-même. Regardez autour de vous : le but de chaque personne n'est-il pas, en dernière analyse, de s'oublier elle-même ?

Mon propos ne s'arrête pas là. L'oubli de soi provoqué par la recherche du bonheur donne une importance démesurée aux éléments qui constituent notre entourage : nous leur imputons toutes les responsabilités, y compris (et surtout) celle de nous rendre heureux ou malheureux. Tel phénomène m'attriste, telle personne m'énerve, telle autre m'est agréable. Nous ne sommes plus les dirigeants

de notre destinée (pour le bonheur), ce sont les autres, toujours les autres ! Evidemment, si nous ne sommes pas responsables, inutile de nous regarder agir, d'effectuer un retour sur soi. Cette absence d'auto-analyse véritable juxtaposée au nombre considérable d'événements qui viennent chaque jour bousculer notre être ne peut que produire une incohérence, un fouillis intérieur important. Afin d'éclaircir cette affirmation, j'aimerais que vous observiez ceci : lorsque vous mangez, pensez, craignez, parlez, votre activité n'a aucun rapport (ou si peu) avec le reste de votre être. Très peu d'activités (sinon aucune) requièrent ou mobilisent notre être globalement. On fait toujours les choses à moitié, on vit à moitié, on est à demi. Aucun de nos actes ne manifeste la moindre cohérence intérieure. Les rapports harmonieux entre nos différentes parties (pensée, désir, corps, aspirations, etc.) ne s'obtiennent que par une volonté de cohérence intérieure et grâce à un retour sur soi constant. (Mais ma foi, où ai-je la tête ? ! Chaque personne croit, que dis-je, est certaine de sa cohérence intérieure car elle regarde toujours l'image qu'elle se donne d'elle-même. N.B. : une des fonctions de l'image est justement de fournir l'illusion de la cohérence ...) La recherche du bonheur dans les choses extérieures provoque donc un oubli de soi et un manque d'unité intérieure.

Après cette trop sommaire analyse, j'aimerais trai-



ter de la démarche philosophique. Une seule réflexion portant sur ce genre de démarche nous permettra de voir l'incompatibilité qui existe entre les deux recherches. Le questionnement philosophique qui accompagne une démarche a toujours pour objet un élément (comme l'existence, la vie, l'amour, la conscience de soi) qui implique l'être globalement. Chaque question nous lie à elle invariablement lorsqu'on effectue une démarche sérieuse, lorsqu'on tente de combler adéquatement le trou, le vide intérieur, l'absence de réponses. Donc, de la démarche philosophique, retenons seulement deux aspects : sa globalité et son caractère éminemment impliquant.

Nous avons conclu tout à l'heure que la recherche du bonheur menait directement à la fragmentation de notre être : comment pourrions-nous impliquer tout notre être dans une démarche alors que notre énergie qui a pour fin le bonheur sert à nous morceler ? Cela me semble impossible car, pour qu'un raisonnement ne soit pas seulement une pirouette mentale, il faut que tout l'être s'implique dans ce raisonnement : il nous faut un acte qui se fonde sur l'unité de notre être. Cette unité est impossible à réaliser si nous poursuivons le bonheur.

Drôle de conclusion n'est-ce pas ?

J'ouvre ici une légère parenthèse : je précise que je parle toujours ici de la recherche du bonheur dans les

objets extérieurs. Une poursuite de ce genre qui s'effectuerait grâce à un retour sur soi (recherche du bonheur à l'intérieur de soi) serait compatible avec une démarche philosophique.

Si, pour la plupart des gens, il n'y a pas de démarche philosophique viable, à quoi alors la philosophie sert-elle pour ses "fans" ? Les étudiants qui se sont inscrits au département de philosophie devaient sûrement posséder chacun une impulsion au départ, un questionnement personnel. Que s'est-il passé pour que la plupart d'entre eux délaissent leur propre questionnement ? Nos activités ayant toujours à leur base un être divisé, nous avons transformé notre recherche personnelle en une recherche exclusivement intellectuelle : nous avons oublié la globalité de nos problèmes au profit du laisser-aller afin d'éliminer le maximum d'angoisse. Nous nous oublions presque totalement grâce à nos raisonnements, à nos activités mentales. On se dupe avec un certain soulagement : en morceaux, notre réalité est moins pénible, moins "stressante". Bref, dans la plupart des cas, la philosophie est un moyen de se faire croire qu'on effectue une recherche sérieuse au niveau des questions fondamentales : elle sert en fait un prétexte pour se fuir dans un labyrinthe mental.

Ai-je été trop loin ? Je ne le crois pas. Suis-je



radical ? Sûrement. Mais la philosophie n'est-elle pas radicalement autre comme perception et visée ? Si quelqu'un cherche à être heureux, qu'il le fasse, je lui donne ma bénédiction (si j'ose dire). Si quelqu'un veut entreprendre une démarche philosophique, je lui souhaite bonne chance. Cependant, celui qui veut entreprendre et vivre les deux activités de front devrait, je crois, répondre à la question proposée au début de cet article : sa réponse risque de l'amener hors des sentiers battus mais, comme le dit un de mes amis : " Vaut mieux passer pour fou que passer tout droit " .

Jean Lamontagne

#### AVIS

Le service de santé du département de philosophie t'informe qu'une grave maladie contagieuse ( la "Simulacrum Sapientorum" ) sévit à l'Université de Montréal. D'origine inconnue, elle fait de graves ravages chez les étudiants mâles qui fréquentent assidûment le dernier étage du stone castle. Afin que tu puisses reconnaître ce terrible (?) mal, nous t'indiquons ici ses symptômes les plus caractéristiques. Habituellement les malades :

- portent la barbe
- fument la pipe

- demeurent toujours calmes dans la voix comme les gestes
- ont le dos assez recourbé
- parlent de façon assez complexe ( leurs propos sont parfois incompréhensibles )
- s'habillent de manière hétéroclite
- agissent continuellement avec modération.

Bref, ils se conforment à l'image du "sage" telle que nous la lègue la tradition.

Si un jour, le doigt inquisiteur du destin te pointait, ne t'affole pas: il existe une thérapeutique efficace et peu coûteuse. Tu n'as qu'à te regarder dans un miroir pendant deux minutes, tous les matins. Après avoir effectué ce petit exercice un certain temps, tu riras de ton image à chaque fois qu'un miroir te réfléchira: la thérapie aura alors réussi. Le traitement s'applique également à ceux chez qui la maladie est avancée : dans ce cas, celui-ci est habituellement un peu plus long.

Jean Lamontagne (pour le service de santé)

\*\*\*

( Ont participé, d'une façon ou d'une autre, à l'élaboration de ce numéro :

Doris Beauchamp ; Serge Campagnat ; Germaine Crompt ;  
Robert Dupuis ; Claude Faribault ; Claude Groulx ;  
Marthe Lebevre.

Nous leur en sommes reconnaissants. )



NOUVELLE : LES YEUX DESSILÉS ( suite )

Depuis quelque temps les étudiants arrivaient continûment. Un à un ou en petits groupes, ils entraient à l'intérieur du local ou encore demeuraient à l'extérieur: là, certains bavardaient avec retenue et d'autres flairaient les babillards en quête d'on ne sait quoi. A mesure que les étudiants prenaient place, le bruit des conversations s'atténuait. Le professeur arriva alors que le silence, presque complet, commençait à alourdir l'atmosphère: par de discrets hochements de tête, il salua quelques étudiants qu'il reconnaissait. Après s'être précipitamment installé, il débuta sans ambages ce deuxième cours par un exposé sur un thème précis de l'oeuvre du philosophe étudié.

.....

Depuis le début du cours, Cléobule, tout ouïe, fixait avec contention le professeur qui, maintenant commençait à s'échauffer. L'un après l'autre, ses bras décrivaient des demi-cercles: ils étaient arrêtés dans leur course par le bureau sur lequel ils s'abattaient parfois bruyamment. En ce moment, seuls les gestes et les paroles du professeur pouvaient atteindre Cléobule:

- Voyons maintenant comment se vit l'expérience de l'angoisse comme rapport avec le néant. Comme nous l'avons affirmé tout à l'heure, il y a une oppression propre à l'angoisse: "on se sent oppressé" donne en exemple Heidegger. Le "on" qui dégage l'indé-

termination de l'angoisse, s'impose aussi comme étant le "rien". Cette oppression provoque un recul, et ce recul nous fait prendre conscience que l'é-tant est expulsé; il nous dévoile le néant. L'angoisse nous révèle donc le néant. Elle nous le révèle non pas comme entité propre ( car alors ce serait un existant ) mais comme glissement de la totalité de l'existant, existant qui se manifeste sans fondement car il ne se développe pas sur un fond d'être mais sur un néant qui néantit continuellement. L'angoisse, en un sens, est l'ouverture de la totalité des choses rapportée à rien. De l'expérience "que l'existant glisse dans son ensemble", l'angoisse nous laisse sans parole car l'être se tait en présence du néant.

" Angoisse, néant, étant, être, existant, répétait mentalement Cléobule."

Une avalanche de mots et de phrases insensés déferlaient sur lui. Seul le mot "angoisse" trouvait écho en lui. Pour le reste, il s'accrochait désespérément à la résonance des mots en tentant de briser leur résistance. Mais c'était en vain: alors que malgré les efforts de Cléobule ils conservaient leur impénétrabilité, le discours du professeur s'amplifiait, anéantissant ainsi toute possibilité de compréhension.

- De cette révélation du néant par l'angoisse, la question " Qu'en est-il du néant ? " prend sens et

continuer



contenu; il est maintenant possible de l'interroger. Cependant, cette interrogation ne peut pas nous apporter de nouvelles connaissances sur les choses en tant que telles mais seulement sur leur fondement ( ou leur absence de fondement ) car dans l'angoisse les choses perdent leur caractère de subsistance: l'étant se met à vaciller.

Un étudiant profita de ce que le professeur effectuait une légère pause pour faire un commentaire.

- Excusez-moi, monsieur. M'étant inséré dans la problématique heideggerienne de l'angoisse, je crois qu'il est préférable de dire que l'angoisse ne révèle pas seulement le néant mais aussi, simultanément, la vacillance de l'étant car la conscience de la mondanéité du monde, élément caractéristique d'une expérience privilégiée comme celle d'Heidegger, met en relief la concordance de ces deux observations qui ne sont en fait qu'une seule, interprétée de façon différente. Donc, monsieur, l'angoisse n'est pas seulement un sentiment qui est produit par la conscience du néantir du néant mais aussi un dépassement de ce même néantir qui s'y insère pour mieux nous la présenter avec force.

- Evidemment, répondit le professeur, j'avais omis de préciser une nuance d'une telle subtilité qui ne concerne en fait que les étudiants de second cycle.

Mais si vous êtes intéressé à approfondir plus avant cette question, je vous invite à venir à mon bureau.

Un autre étudiant prit la parole en s'adressant au professeur :

- Pour reprendre ce que vous disiez avant l'intervention : si j'ai bien compris l'essentiel de votre propos, l'angoisse peut être ressentie et aussi fondée, mais ne peut être définie.

- Heu, enfin, si vous voulez, mais il me semble que vous simplifiez indûment la question.

Alors que le docte professeur reprenait le cours, Cléobule, très pensif, ressassait les paroles qui avaient été échangées depuis la première intervention. Il regrettait de n'avoir pu s'insérer dans l'échange, faute de la moindre compréhension.

" Et pourtant c'était bien de l'angoisse qu'il s'agissait ! se dit-il. Etait-ce bien cette angoisse indéterminée, sans objet précis, contre laquelle la psychologie ne peut que balbutier de fausses explications et ne proposer que de risibles dérivatifs ? Etait-ce bien celle qui vous happe soudainement, sans préavis, comme ça, sur la rue en marchant ou lorsqu'on regarde ses pieds, assis



sur un banc quelconque dans un quelconque parc, ou encore ailleurs — peu importe l'endroit, les circonstances —, cette angoisse qui vous engloutit implacablement dans un vertige affolant, dans une espèce de... néant ! "

— Mais oui ! Mais oui ! le néant, c'est bien cela ! soliloqua Cléobule avec un enthousiasme contenu à grand-peine. Oh ! Oh ! le néant que jadis mes pieds, tout "étants" qu'ils étaient, me révélèrent en un glissement fugitif du sens de la totalité de mon être, entièrement alors rivé sur eux mais en fait subrepticement entraîné au-delà — ou plutôt en-deçà — par un vertige anéantissant et vacillant. C'est donc bien de cette angoisse dont on parlait ? Somme toute, la difficulté que j'éprouve à comprendre est d'ordre purement lexical. Qu'à cela ne tienne ! J'apprendrai vite à comprendre et à m'exprimer en ces termes.

Le cours continuait sans que Cléobule ne puisse encore y comprendre grand-chose. Cependant, il avait retrouvé son enthousiasme du début, ce qui lui permettait de suivre les explications du professeur avec une attention renouvelée ; il suivait l'exposé d'une façon en quelque sorte intuitive, accordant une attention toute particulière aux mots-clé, aux nuances d'intonation et à l'accentuation gestuelle.

.....

Un léger bruit de pupitres déplacés, des baillements, des soupirs divers ainsi que des paroles prononcées à voix basse suivirent l'annonce de la pause faite par le professeur. Le bruit s'amplifia lentement et timidement comme si l'on craignait de briser trop vite l'ambiance qui s'était établie pendant l'heure précédente. Cléobule se leva et, intrépide, se dirigea vers un groupe de trois étudiants qu'il venait de remarquer parce qu'ils parlaient avec animation.

" Sans doute ont-ils été comme moi captivés par le problème de l'angoisse, pensait-il. Ils doivent discuter de la correspondance entre leur propre expérience de l'angoisse et celle de Heidegger."

Cléobule était maintenant assez près d'eux pour comprendre ce qu'ils disaient. Le plus petit du groupe s'adressait assez sèchement aux deux autres :

— Vous êtes complètement dans les patates vous deux ! S'il avait fallu qu'Heidegger donne à l'angoisse une signification relevant du sens commun ou, si vous voulez, de l'expérience commune accessible à la plupart des gens, il aurait par là même été en flagrante contradiction avec la nature même de l'impulsion initiale donnée à sa réflexion philosophique. Vous



avez juste à vérifier ! Tenez, dans De l'essence de la vérité ; les deuxième et troisième paragraphes de la page 162, dans NRF, et vous verrez bien l'impossibilité de votre interprétation.

Avec la naïveté propre à la gent néophyte, Cléobule intervint alors :

— Je m'excuse de m'immiscer dans votre discussion qui me semble témoigner d'un léger différend mais, étant nouveau en philosophie, je crois que vous pourrez m'éclairer sur certaines subtilités qui m'ont échappé pendant le cours. Malgré l'insuffisance de ma connaissance en matière de vocabulaire philosophique, j'ai cru pouvoir rapprocher l'expérience de l'angoisse décrite par Heidegger à celle qu'il m'est arrivé de vivre à quelques reprises.

— Ah oui ? dit d'un ton sceptique l'étudiant qui avait critiqué ses deux camarades.

— Heu ... je crois bien que oui. Tenez, par exemple : l'autre jour j'étais sorti seul dehors alors qu'il pleuvait beaucoup. Après avoir longuement marché dans les rues du quartier, je me suis arrêté dans un parc (évidemment complètement déserté) pour m'asseoir sur un banc. La longue marche avait chassé de mon esprit toutes les pensées qui nous assaillent constamment dans les moments de solitude, pensées qui portent sur les choses que nous avons faites antérieurement, sur

celles qui sont à venir ou encore sur les attitudes à adopter, les décisions à prendre, ou les orientations à déterminer. Je ne pensais même plus à la lassitude, au spleen qui m'avait obligé à fuir mon appartement. Au moment où j'arrivais au parc, j'étais complètement vidé de toute pensée précise ... seules les choses m'étaient présentes. Le banc s'offrait à moi : sa présence m'apparaissait à ce moment toute naturelle, tellement naturelle qu'elle en était nécessaire, comme si elle était le terme jusqu'alors inconnu de ma longue promenade dissolvante. Assis sur le banc, je regardais indifféremment mes pieds posés sur le sol détrempe. Alors là ! Alors là ! ... un indescriptible vertige me prit — c'était comme une non-présence de tout, comme une perte totale de signification, comme ...

A ce moment, un des deux étudiants qui n'avaient pas encore parlé depuis l'arrivée de Cléobule l'interrompit brusquement :

— Excuse vieux, mais qu'est-ce que c'est que cette littérature ? Qu'est-ce que vient faire Heidegger là-dedans ?

— C'est que je croyais ... parce que voyez-vous, le néant je l'ai senti ! répondit Cléobule convaincu.

— Oui mais le néant ce n'est pas tout ! reprit le petit étudiant. ET l'ETRE, hein ! Qu'est-ce que t'en



fais de l'être ? La problématique heideggerienne de l'angoisse ne saurait être comprise ni même abordée sans cette notion vitale ! La métaphysique ce n'est pas une petite affaire mon gars. Si tu veux mon avis, il vaudrait mieux que tu lises Qu'est-ce que la métaphysique ? . Après on pourra en reparler. Soit dit en passant, tu en es à ta première année à l'université ?

- Non, j'ai fait deux ans d'histoire — la philosophie m'intéresse ...
- Bon eh bien, bienvenue en philo !
- Heu ... merci bien, répondit Cléobule, déconcerté.

Sur ce, en s'excusant il laissa le petit groupe. Dépité mais non pas abattu, Cléobule se mit en quête d'une rencontre plus heureuse. Justement, près de la porte du local, deux philosophes de sexes opposés semblaient entretenir une conversation plus pacifique que celle dont il avait été le témoin tout à l'heure. Avec assurance, il les aborda :

- Bonjour ! fit-il avec gaieté.
- Salut ! répondirent-ils alternativement.
- Le cours vous a-t-il intéressés ?
- Oui, c'était pas mal, répondit la jeune femme.
- Moi c'est pareil, acquiesça son compagnon.
- En ce qui me concerne, reprit Cléobule, je dois dire que j'ai été assez enthousiasmé. Bien que je n'aie

pas tout compris, j'ai pu faire correspondre à mon vécu l'expérience de l'angoisse dont a parlé le professeur. C'est ça qui m'a emporté : car c'est bien important pour un philosophe de puiser dans son vécu, n'est-ce pas ?

Hésitants, ils firent de la tête un léger signe d'assentiment.

- Eh bien, laissez-moi vous raconter ce qui m'est arrivé l'autre jour ...

Et Cléobule raconta à nouveau son expérience particulière mais cette fois-ci en des termes un peu différents et sur un ton plus engagé. Lorsqu'il eût terminé, il fixa ses interlocuteurs, attendant un commentaire. Le jeune homme commença :

- Il me semble que tu oublies quelque chose dans ton histoire. Tu croyais qu'arrivé au parc, tu n'avais plus de pensées. Moi je pense qu'au contraire il devait y en avoir une qui te tracassait au plus haut point, tellement que tu as fini par la perdre de vue : t'es sûr que ta petite amie t'avait pas quitté la veille, han ? dit-il d'un air narquois.
- Mais non ! Mais non ! Ce n'est pas ça ni autre chose : il s'agit d'une angoisse complètement indéterminée ! répondit Cléobule en appuyant sur chaque syl-



labe de ce dernier mot

- Ouais, peut-être bien, reprit l'étudiant. De toutes façons, moi tu sais, la métaphysique ...

- Moi c'est pareil, approuva sa compagne.

Sans s'excuser cette fois-ci, Cléobule les laissa tout de go : il venait d'apercevoir le professeur qui montait les escaliers, revenant des automates avec un café. Voyant qu'il était seul, Cléobule se hâta de le rejoindre.

- Excusez-moi, monsieur, lui dit-il : j'aimerais vous entretenir sur un point de votre exposé qui m'a particulièrement intéressé.

- Avec plaisir, répondit le professeur. Allez-y.

- Voyez-vous, je suis étudiant en histoire mais une réflexion personnelle m'a amené à choisir quelques cours de philosophie.

- Tiens ! Tiens ! Etudiant en histoire ? Mais c'est intéressant, ça, l'histoire !

- Bof ... si vous voulez. Mais si vous saviez ...

Mais laissons cela pour le moment, voulez-vous ? J'allais donc dire que malgré mon intérêt pour la philosophie, j'éprouve certaines difficultés à comprendre son langage propre. C'est normal, je crois, car j'en suis à ma première approche. Cependant, malgré cela, lorsque vous avez parlé tout à l'heure de l'angoisse j'ai cru reconnaître là une expérience qui m'était familière ...

Et voilà que Cléobule reprenait encore une fois ce qu'il avait à deux reprises raconté de son aventure marquante. Cette fois-ci, il la raconta avec force détails, n'omettant rien de ce qu'il pouvait se rappeler : il croyait que s'il s'était auparavant mal fait comprendre, c'est qu'il avait omis de rapporter certains détails importants. A la fin, lorsqu'il eût raconté le moment ultime de son expérience, il demanda l'avis du professeur. Celui-ci, un peu hésitant, commença à dire :

- HeuHeu... Vous savez, hummm... Je... Je crois que ...

Comme il semblait fort embarrassé, Cléobule l'interrompit :

- Oui, oui, je sais : j'oublie évidemment l'être, élément essentiel à ce qu'il semble.

- Non ! Non ! ce n'est pas cela, répliqua le professeur qui venait de reprendre contenance. Tout ce que vous avez dit est fort intéressant. Seulement, c'est quelque peu inarticulé, ça manque de clarté : vous gagneriez à approfondir votre pensée en vous rendant familière celle de Heidegger. Tenez, justement j'ai écrit un livre sur son oeuvre dans lequel je m'attarde longuement sur la question de l'angoisse. Vous le trouverez à la librairie de l'Université. Il en reste toujours sur les rayons : malheureusement pour moi mais fort heureusement pour vous !



Satisfait de sa farce, il émit un petit rire fat. Cléobule lui aussi se mit à rire mais son rire semblait emprunté et contraint.

- Je ne manquerai pas de l'acheter, lui dit-il sans conviction.

( SUITE ET FIN AU PROCHAIN NUMERO )

Sylvain Bournival

===== CITATIONS =====

" Ne croyez pas une chose simplement sur des ouïe-dire. Ne croyez pas sur la foi des traditions parce qu'elles sont en honneur depuis de nombreuses générations. Ne croyez pas une chose parce que l'opinion générale la tient pour vraie ou parce que les gens en parlent beaucoup. Ne croyez pas une chose sur le témoignage de l'un ou de l'autre des sages de l'antiquité. Ne croyez pas une chose parce que les probabilités sont en sa faveur ou qu'une longue accoutumance vous incline à la tenir pour vraie. Ne croyez pas ce que vous vous êtes imaginé pensant qu'une puissance supérieure vous l'avait révélée. Ne croyez rien sur la seule autorité de vos maîtres ou des prêtres. Cela que vous aurez vous-mêmes éprouvé, expérimenté et reconnu pour vrai, qui sera conforme à votre bien et à celui

des autres, cela, croyez-le et conformez-y votre conduite."

Anguttara Nikaya

" Tout être humain dont l'esprit s'est éveillé et qui est réellement parvenu à l'état de conscience passe une fois au moins, sinon plusieurs, par cet étroit sentier ou il chemine à travers le désert."

" Il n'est rien à quoi l'homme se laisse mener plus difficilement qu'à son bonheur."

Herman Hesse

" Chaque vérité vivante est individuelle et ne saurait se déduire d'une formule générale pré-supposée."

La vie créatrice est toujours au-delà des conventions ( et des convictions )."

C.G. Jung

"L'université développe toutes les facultés, entre autres la bêtise."

Anton Tchekov

" Ceux qui sont pauvres, ignorants, mal nés et mal éduqués ne sont pas le troupeau vulgaire. Le vulgaire comprend tous ceux qui sont satisfaits de la petitesse et de l'humanité moyenne."

Sri Aurobindo

